

de la perdre. Dieu, infiniment bon, nous l'a redonnée dans l'Incarnation, qui fera la matière de la prochaine conférence. ABSER.

NOTES

SUR L'ART DE LA DÉCLAMATION
(Suite)

III.—La sobriété est l'écauil de plusieurs ; et pourtant il n'est pas de règle plus claire.

Le geste a sa place là où il y a ellipse et là où la pensée ou le sentiment peuvent recevoir de lui une plus grande puissance d'expression. Son rôle est de dire ce que la parole omet tout à fait ou de compléter ce qu'elle n'exprime pas entièrement. Tout geste qui ne peut se justifier en vertu de cette règle est inutile ; et tout geste inutile est de trop.

La règle de la sobriété ne s'applique pas dans une même proportion à tous les agents de la mimique. Les jeux de physionomie sont fréquents, et l'expression du visage presque continue ; mais les mouvements des bras et du torse sont plus rares.

L'exubérance des mouvements est toujours une source de faiblesse. Ayant appris à parler autrement que des perroquets, n'allons pas gesticuler comme des marionnettes.

TITRE DEUXIÈME

Harmonie

Les règles de l'harmonie sont encore plus importantes ici que dans le chapitre de la voix. On peut écouter avec plaisir une voix désagréable, si elle est bien conduite ; mais un geste disgracieux ne saurait être toléré, quelque juste qu'il soit.

L'harmonie du geste comprend la *souplesse*, le *rythme* et la *symétrie*.

I.—La *souplesse* est l'aisance des organes à se mouvoir et à varier leurs mouvements.

Si votre geste est mou, langoureux, paresseux, ayez un professeur de maintien ; un peu de gymnastique donnera peut-être à votre mimique l'énergie, la vigueur et l'activité qui lui manque.

L'effort, la grimace et la contorsion sont des défauts encore plus graves ; si ce sont les vôtres..... tâchez de vous en apercevoir, et il vous sera facile de revenir à la bienséance et à la facilité.

Enfin, la pratique et l'observation débarrassera le déclamateur de la gaucherie, de la gêne, de la raideur, de la brusquerie, de l'exagération qui en font un godiche ou un brise-cœur, et lui donnera de l'adresse, de

l'agilité, de la flexibilité, de la grâce et de la modération.

(A suivre)

DENIS RUTHBAN.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. ULDÉRIC TREMBLAY, A LA SÉANCE ACADÉMIQUE
DU 24 JANVIER 1894

(Suite et fin)

Richelieu, qui travailla toute sa vie à la grandeur et à l'unité de son pays, fonda l'Académie "dans le noble but, dit un historien, d'élargir le domaine intellectuel de la France et de lui donner l'unité d'idiome, base de l'unité politique." Perfectionner la langue, la rendre de plus en plus universelle et familière à tous, telle était donc la fin vers laquelle devaient tendre tous les travaux de cette institution. C'est là, en effet, le but vers lequel elle a dirigé constamment tous ses efforts. Les académiciens sont tenus de veiller à la pureté de la langue ; ils doivent en bannir tous les mots et toutes les formules exotiques qu'un long et fréquent usage n'a pas consacrés, et, pour ainsi dire, nationalisés. Les locutions étrangères ne sont admises que lorsque leur emploi est devenu nécessaire. L'Académie doit encore récompenser les œuvres de mérite, et conférer des honneurs aux écrivains qui s'en montrent dignes. Mais la principale occupation de cette illustre compagnie est la rédaction de son dictionnaire, sorte d'Encyclopédie où l'on tient compte des variations de la langue, et où se trouve consignée l'histoire de chaque mot en particulier. Toute langue vivante est soumise à la grande loi de la transformation, caractère distinctif de tout ce qui vit ; mais il faut que cette transformation s'opère sous la conduite d'une autorité qui la dirige d'une manière régulière et rationnelle. Pour la langue française, cette autorité fut l'Académie, qui "avait avant tout à s'occuper du sens des mots, de leurs acceptions propres et métaphoriques, de nos expressions proverbiales ; en un mot, elle avait à "fixer cette langue qu", à une clarté admirable ajoute "la pureté, la vivacité, la noblesse, l'harmonie, la force et l'élégance." C'était là son programme, et elle l'a consciencieusement rempli en faisant de ses colonnes le dépôt des locutions, des constructions, des tours "puisés dans nos meilleurs écrivains,

"et qui forment le fond même de la langue ; de sorte que, si un nouveau vandalisme littéraire venait à détruire tous nos chefs-d'œuvre, le Dictionnaire de l'Académie seul survivant, il suffirait à reconstituer notre belle langue et à en faire retrouver toutes les ressources aux successeurs des Corneille, de Racine, des Molière, des Buffon, qui y puiseraient les matériaux nécessaires pour enfanter de nouvelles merveilles, comme les petits-fils des anciens preux n'auraient qu'à pénétrer dans un musée, à détacher les vieilles armures et à s'en revêtir, pour ajouter de nouveaux exploits à la gloire de leurs aïeux."

Telle est, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, telle est l'œuvre grande et belle de l'Académie Française. Grâce à l'heureuse influence que cette société n'a cessé d'exercer sur la littérature, la langue française a été préservée de la corruption et est devenue la plus parfaite de toutes celles qui existent.

Mais, avant de terminer, je tiens à vous faire remarquer, si *parva licet componere magnis*, que notre humble Académie Saint-François-de-Sales, dans la sphère de son action, poursuit un but tout à fait identique.

En effet, l'Académie Française régent, pour ainsi dire, la langue qu'elle a formée et qu'elle conserve avec une sollicitude jalouse ; l'Académie Saint-François-de-Sales surveille nos travaux de chaque jour, qui ont pour objet l'étude de cette même langue. L'une exerce une influence directe et prépondérante sur les lettres ; l'autre s'efforce de les faire aimer et cultiver, proposant à l'admiration de tous les œuvres de tant de génies immortels, qui sont venus nous tracer la route qui conduit à tous les succès légitimes. A nous donc de marcher après eux dans les sentiers battus ; à nous de former nos intelligences et nos cœurs à l'exemple de ces grands modèles. Et pourquoi n'aspirerions-nous pas à gravir, nous aussi, les sommets où il sont parvenus ? Dieu fut-il moins prodigue de ses dons pour nous qu'il le fut pour eux ? Nous accorda-t-il moins de force et moins de pénétration ? Peut-être ; mais certainement il ne nous donna pas moins de passion pour la science, ni d'amour pour l'étude, et le travail peut changer la face des choses : *labor improbus omnia vincit*. Mettons nous à l'œuvre avec courage et le succès viendra cou-